

RENCONTRES LITTÉRAIRES
ITINÉRIANTES EN
FRANCHE-COMTÉ

LES
PETITES
FUGUES

CENTRE
FRANCHE
COMTÉ

RÉGIONAL
DU LIVRE

LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

CHRISTIAN CHAVASSIEUX



© Héloïse Jouanard, Libella, 2016

Le site de l'auteur : www.kronix.hautetfort.com

L'AUTEUR :

Christian Chavassieux est né en 1960. Très attaché à sa région, il vit et travaille près de Roanne, sa ville natale. Il a longtemps écrit en secret.

Après la parution de son premier roman aussitôt sélectionné pour le prix Lettres-Frontière, il a accepté de revendiquer le titre d'écrivain, à plus de quarante ans. S'il privilégie l'écriture de romans (*Le Baiser de la Nourrice*, *Le Psychopompe*, *Mausolées*, *L'Affaire des Vivants* ...), il ne s'interdit aucun genre ou territoire littéraire, la question essentielle étant de l'ordre de la sincérité et de l'engagement.

Il aborde ainsi des domaines apparemment aussi éloignés que le théâtre (*Le rire du Limule*, *Peindre*, *Pasiphaé* avec la compagnie NU), le scénario (courts-métrages et bandes-dessinées), la nouvelle, la chronique quotidienne (sur son blog Kronix), l'essai (*J'habitais Roanne*), les textes courts, la poésie, les écrits sur l'art.

Membre de l'association de lecteurs Demain dès l'Aube, parrain du club de lecture de la Médiathèque de Gilly-sur-Isère, il est d'abord un auteur qui admire et aime les autres écrivains, et sait communiquer sa passion pour eux.

BIBLIOSIAPHIE SÉLECTIVE :

- *Le Baiser de la nourrice*, roman, Jean-Pierre Hugué éditeur, 2008
- *Le Psychopompe*, roman, Jean-Pierre Hugué éditeur, 2010
- *Mausolées*, roman, éditions Mnémos, 2013
- *L'Affaire des vivants*, roman, éditions Phébus, 2014
- *Les Nefs de Pangée*, roman, éditions Mnémos, 2015
- *La vie volée de Martin Sourire*, roman, éditions Phébus, 2017

PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- *Le Baiser de la nourrice*, roman, Jean-Pierre Hugué éditeur, 2008

Présentation de l'ouvrage :



La Ville – la Ville toujours sombre – est noyée de brouillard et livrée aux barbares et aux chiens. Ses habitants se terrent. Mais qui sont les barbares et qui sont les chiens ? Dans la Ville, dont le tyran est un enfant, une monstrueuse mystification est à l'œuvre. Azert, petit fonctionnaire obnubilé par l'éclat de ses chaussures, est occupé à des tâches honorables. Son destin bascule après sa rencontre avec le Maître de la Ville et son ascension fulgurante le conduit à exécuter ses nouvelles tâches de tortionnaire avec la même application que ses précédentes fonctions.

Christian Chavassieux revisite dans *Le Baiser de la Nourrice* le thème de la naissance du bourreau, à mi-chemin entre la théorie sadienne (« *il avait pris le parti de jouir du mal fait aux autres* ») et l'interrogation de Kafka : « *pourquoi n'y aurait-il pas un bourreau qui sommeille en tout honorable fonctionnaire ?* ».

Avec son écriture dense, parfois oppressante, parfois ponctuée d'humour noir, ce roman décline, dans une implacable logique de tragédie grecque, le rapport ô combien ambigu du plus commun des mortels à la mort et au pouvoir.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, Mars 2009, Thierry Gillyboeuf

Bienvenue à la Ville. Un enfer sans localisation précise, ultra-nationaliste et répressif à souhait, étouffé de brouillard, aux pavés résonnant d'un éternel cliquetis de pattes de chiens. Une nation-caveau puant le salpêtre, renfermant un peuple de trimeurs dont le seul loisir légal est le polissage sans fin de chaussures, " *l'éclat des chaussures est comme un signal d'espoir dans la brume, une lumière rassurante, la certitude que le chemin s'achèvera comme toujours* ".

Tout au fond de la fourmilière, gros plan sur Azert, petit agent comptable de rien du tout parmi tant d'autres. À force de zèle, Azert rejoindra bientôt les rangs sanguinaires de la bestiale Milice de l'Ordre du Peuple, à la poursuite d'imaginaires " *Barbares* ", tandis que ses parents, morts de faim, achèvent de se momifier dans le taudis familial.

D'exactions en cirage de pompes, Azert se fait vite remarquer par l'enfant-tyran qui détient les clefs du royaume, sale petit blondinet capricieux devant lequel même les brutes se ratatinent. Soudain, la brillance du cirage ne sert plus à refléter la lumière, mais à injecter la douleur : promu tortionnaire en chef, Azert le bourreau a mis des bouts ferrés à ses souliers ...

La cruauté peut être latente en chacun de nous ; Chavassieux nous la montre exaltée par un système social qui rend l'opprimé plus farouche encore que l'oppresseur. Né en 1960, Christian Chavassieux est un artiste polymorphe (écriture, illustration, scénographie, réalisation), accusant un penchant marqué pour la pseudonymie. Son *Baiser de la nourrice*, premier de ses romans publiés qui le soit sous son vrai nom, est un chant lancinant, une berceuse un peu sordide et poisseuse, une oeuvre " *poétique* " de grande force qui pointe l'insalubrité des hiérarchies iniques, l'anéantissement à demi consenti de l'homme par l'homme ; qui reflète, enfin, nos terreurs les plus sourdes et les plus intimes au point que, de loin en loin dans cette apnée en enfer, il faut reposer le livre et aller respirer l'air frais à la fenêtre, pendant qu'il en est encore temps.

- *Le Psychopompe*, roman, Jean-Pierre Huguët éditeur, 2010

Présentation de l'ouvrage :



Psychopompe, nom masculin (du grec psukhopompos) : celui qui conduit les âmes des morts. Tel se veut Nathan Charon, journaliste misanthrope et alcoolique, chargé de la rubrique nécrologique de l'unique hebdomadaire de la petite ville de Croizan-sur-Loire. La mort, il se la représente comme un bloc découpé dans la nuit posé sur le ventre du cadavre. *"La fréquentation des êtres enfin rendus à la modestie de la mort ne provoquait chez lui d'autre plaisir que de lui permettre de rendre à la personne qui fut vivante et factice, la vérité de son existence."*

Dans un style féroce et sardonique, Christian Chavassieux nous entraîne à la suite de son psychopompe dans une série d'aventures saignantes qui agitent le morne quotidien d'une ville endormie dans son ennui !

Extraits de presse :

. Article publié sur le blog *La Bouquineuse*, 17 juillet 2012

L'histoire en elle-même s'installe lentement, l'auteur prenant le temps de nous présenter son narrateur, un maître de l'autodérision nommé Nathan Charon. Je note au passage les références dans le choix du prénom Nathan qui signifie « cadeau de Dieu » et celui du patronyme Charon, personnage de la mythologie grecque qui fait traverser le Styx aux âmes défuntés vers les Enfers.

En l'occurrence, le personnage de Nathan Charon incarne parfaitement son nom en décidant d'éliminer des notables de sa région, personnalités qu'il juge indignes de vivre et dont la mort lui profite doublement puisqu'elle lui permet également d'étayer les nécrologies dont il est l'auteur. Ce faisant, en prenant la vie de ses victimes, il leur fait cadeau d'une hagiographie posthume des plus magnifiques, et offre par là-même à la société le bienfait de leur disparition du monde des vivants ...

Au-delà de cette intrigue qui fait la part belle à l'humour noir, la mise en œuvre des meurtres, plus précisément leur manque (volontaire) de toute réflexion et de toute préparation, augure de belles surprises pour le lecteur.

- *Mausolées*, roman, éditions Mnémos, 2013

Présentation de l'ouvrage :



Descendu d'un ferrail brinquebalant, Léo Kargo pose son sac à Sargonne, une commune libre de l'Europe Ralliée établie après les terribles Conflits dont les destructions massives sont encore dans les mémoires de tous. L'un des hommes les plus célèbres de son temps, le richissime et controversé Pavel Adenito Khan l'a recruté pour s'occuper de son immense collection de livres, l'une des dernières bibliothèques au monde.

Mais Kargo comprend rapidement que son embauche ne doit rien au hasard. Inquiet, il enquête ... Et les questions, les rumeurs, nombreuses, surgissent ... À propos des livres atteint d'une mystérieuse lèpre, sur la séduisante Danoo Forge, l'assistante du milliardaire étrangement surnommé le Diable. Et qui est cette fascinante et dangereuse Lilith, mi-femme, mi-machine qui rode dans la cité ?

Dans cette quête, hantée par le souvenir d'une science dérégulée et la folie guerrière des hommes, Kargo trouvera bien plus que des réponses. Il rencontrera un destin poignant, le sien et le chaos, celui du monde.

Mausolées est un miroir de notre époque troublée avec lequel, par une écriture d'une rare originalité et un art maîtrisé du suspense, l'auteur explore les grands enjeux du futur proche comme les fêlures plus intimes de l'homme. Empruntant au polar sa noirceur, au conte sa poésie, Christian Chavassieux tisse une magnifique histoire d'anticipation, passionnante et marquante de bout en bout.

Extraits de presse :

. Article publié sur le site de l'éditeur *Le Béal*, Janvier 2014, Eric Jentille

Europe. Futur indéterminé. Siècle prochain ?

Les Conflits sont terminés. Ils ont culminé dans l'Année Noire et éradiqué une bonne partie de l'Humanité. Réinventant les structures de la Renaissance italienne, les hommes font leur vie dans des Cités-Etats largement autonomes, elles-mêmes regroupées, en Europe du moins, en une Fédération lâche et lointaine. Cette vie, même dans la version rabougrie qu'imposent les restrictions de l'Après-guerre, ne durera peut-être plus longtemps car la fertilité humaine a diminué de façon drastique sous l'effet des armes chimiques et génétiques utilisées massivement pendant les Conflits.

Dans la base fortifiée de son nouveau patron, Kargo découvre un monde étrange. Une théorie d'assistants — dont la peu farouche Danoo — et de gardes du corps forme le nouvel entourage du jeune homme, qui ne rencontrera pas le « souverain » Khan avant plusieurs mois ; l'immense bibliothèque de Khan, que Kargo est chargé de préserver et d'améliorer, semble lui délivrer un message par-delà les siècles. Mais à l'image de l'humanité entière, et sans doute pour les mêmes raisons, elle est menacée par une lèpre qui détruit les pages et fait disparaître les ouvrages.

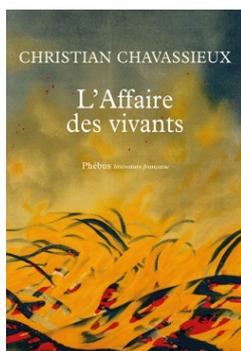
[...] Dans *Mausolées*, Chavassieux présente au lecteur un théâtre d'ombres rempli d'illusions et de faux-semblants. Nul n'y est seulement ce qu'il affirme, les non-dits et les trahisons abondent ; la méfiance est, pour les résidents de la forteresse, une vertu évolutionnaire qu'ils doivent posséder sous peine de mort. La vie au palais est symbolisée par un jeu de stratégie, le Palais des Fous, créé par Khan lui-même, dans lequel chaque pièce peut être jouée indifféremment par chacun des adversaires. Persuasion, corruption, menace sont nécessaires à la victoire ; il peut même être rationnel de sacrifier une pièce utile pour empêcher l'autre de l'utiliser à son profit.

Finalement assez peu conforme aux canons de la SFF, si ce n'est par son contexte, *Mausolées* est une histoire de secrets, de vengeance, de paranoïa. [...] C'est l'histoire de la fin d'un cycle, celui de l'humanité que nous connaissons, de sa philosophie et de ses mythes fondateurs. Car même si les hommes réussissent à maîtriser assez le génie génétique — et ceux des humains qui souhaitent l'extinction — pour éviter que l'humanité ne devienne un souvenir, ce qui nous succèdera sera très différent de nous ; comment comprendre le son que rend l'arc d'Ulysse quand on ne sait pas ce qui est une hirondelle ?

C'est aussi en contrepoint une histoire sur la volonté de survivre, de poursuivre, de faire descendance, tant physique qu'intellectuelle.

-
- *L'Affaire des vivants*, roman, éditions Phébus, 2014

Présentation de l'ouvrage :



« Charlemagne venait d'avoir vingt ans. La République proclamée demandait un nouvel effort aux citoyens. Napoléon III était allé chercher la mort à Sedan et n'avait trouvé qu'une honteuse capture. Le décret du 14 octobre mobilisait les célibataires de son âge et les veufs sans enfants, jusqu'à quarante ans. En quatre mois, après Sedan, le pays qui n'avait plus d'armée réussit à organiser la mise en marche d'un million d'hommes. La guerre était dans l'ordre des choses : chaque génération en avait connu une ; à l'exemple de ses aïeux, Charlemagne fit ses bagages, pansa les bêtes comme à son habitude, et prit le chemin de Mérides avant l'aube, tandis que la ferme sommeillait encore. »

Né dans une ferme pauvre des environs de Lyon, Charlemagne va connaître le destin exceptionnel d'un enfant de la République littéralement brûlé par l'ambition. Puissant, dur au mal et sans grande considération pour les obstacles, cette force de la nature fera des sillons maigres de la terre de France le socle d'une industrie naissante. Se savoir obéi dès le plus jeune âge et porter cet étrange patronyme détermine-t-il la place d'un homme dans le monde ? Mais que reste-il d'un empire, une fois le tyran tombé ?

Vaste saga historique et familiale, *L'Affaire des vivants*, premier roman de Christian Chavassieux à paraître aux Éditions Phébus, est aussi le portrait épique d'un pays au carrefour de son histoire.

Extraits de presse :

. Article publié dans *L'Humanité*, 16 Octobre 2014

Le récit se déroule dans le dernier quart du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle dans les environs de Lyon, en pleine révolution industrielle. Un enfant de paysans pauvres, à force d'intelligence, d'ambition et de cynisme, est parvenu à se hisser sur le devant de la scène dans la petite ville voisine. Avant d'autres, il a compris les potentialités de certaines inventions textiles.

Son ascension sociale, consolidée par un mariage avec une fille de commerçants aisés, a été fulgurante. Il se prénomme Charlemagne, parce qu'un grand-père, « *broyé par des générations de labeur* », déclarant la naissance en mairie, avait décidé qu'il serait « *le premier d'une nouvelle lignée* ». Ce prénom, qui avait pu apparaître d'abord comme une incongruité, est devenu l'illustration d'un pouvoir.

Dès l'entame, le récit de Christian Chavassieux séduit par l'ampleur de la vision. Mais aussi par la précision du trait et la richesse langagière. La vigueur d'un style. En même temps qu'un destin humain, un impressionnant tableau d'époque se donne ici à voir. Depuis l'obscur mesure, dans laquelle était né le héros, jusqu'au luxe affiché de sa demeure de patron, l'on effectue la traversée d'une société projetée dans la modernité capitaliste.

Le plus jeune frère de Charlemagne, embauché comme ouvrier dans une entreprise concurrente, découvre, pour sa part, une autre façon de prendre sa place dans ce monde et en comprendre les enjeux : il adhère aux idées socialistes. Le roman peu à peu s'épaissit. L'on y croise un Lumpenproletariat rural incapable de sortir de son arriération, une bourgeoisie étroite et pingre, Louise Michel en lumineuse apparition ...

Le grouillant portrait d'un temps se dessine, entremêlant une histoire familiale avec l'immense arrière-plan historique. Plus tard, l'épopée tournera à la tragédie et la famille n'y sera pas étrangère. Le poids des origines, auxquelles Charlemagne avait cru pouvoir se soustraire. La dramaturgie est magistrale, la richesse de sens considérable. Une réussite. Le récit de Christian Chavassieux séduit par l'ampleur de la vision.

. Article publié sur le site de l'éditeur *Le Béal*, Janvier 2014, Eric Jentille

Christian Chavassieux signe L'affaire des vivants, 352 pages sur la destinée exceptionnelle d'un Rastignac des tissus, enfant de la République (la Troisième) mû par l'ambition et par la fascination qu'il exerce.

Assurément, l'homme aime brasser les genres, brouiller les pistes, donner de bons coups de griffe aux étiquettes rassurantes. Pensez, il a déjà à son palmarès des pièces de théâtre, des courts-métrages, de la BD, des romans de SF et voilà Christian Chavassieux, ce Roannais de 54 ans, signataire d'un bon gros roman "à la Hugo", 352 pages sur la destinée exceptionnelle d'un enfant de la République (la Troisième) mû par l'ambition et par la fascination qu'il exerce, 352 pages qui décrivent aussi bien le développement industriel du grand Lyon, d'une guerre (celle de 1870) à l'autre (la boucherie de 1914-18), l'émergence du mouvement ouvrier, que le spectre des sentiments humains : appétit du pouvoir, humiliation, amour, peur, jalousie...

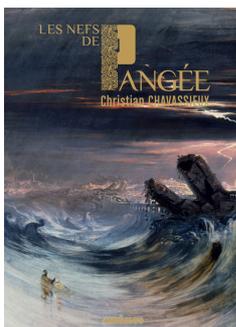
Un Rastignac des tissus

Donc, c'est l'histoire du petit Charlemagne, l'aîné des enfants Persant, ainsi baptisé par son grand-père, qui lui inculque entre autres bons principes de ne faire confiance à personne, mais de "faire son généreux" afin de s'attirer la reconnaissance. Intelligent, doué pour le commerce, le petit Charlemagne, bientôt appelé "le Grand", impose très vite sa poigne, persuadé que tout homme fort est maître de son destin.

Loin de l'humble ferme familiale, il tisse sa toile : achat de brevet, octroi d'un prêt, mariage petit-bourgeois ... de quoi ouvrir des magasins de tissus alimentés par ses propres usines. Guère propice aux sentiments (sa femme le craint, son fils unique l'indiffère, sa fratrie le jalouse), le potentat n'aura finalement aimé qu'une personne : la prostituée noire du claque de la ville, Rosine.

-
- *Les Nefs de Pangée*, roman, éditions Mnémos, 2015

Présentation de l'ouvrage :



Pangée, terre immense au milieu de l'océan unique, continent de terre sèche et d'embruns où vit le peuple de Ghiom, dont l'histoire, en ce jour de la dixième chasse à l'Odalim, bascule.

Les Grands de Pangée ont parlé : le monstre marin doit mourir. Pour la paix. Pour l'ordre. Pour la promesse d'une nouvelle ère faste à venir, dans ce monde rongé par les mésalliances et les guerres fratricides.

Pourtant, quand les Nefs s'engagent sur l'Océan, une seule question demeure : si la traque échoue, si l'Odalim survit, si l'union faillit, les enfants de Pangée se dévoreront-ils ? Cette dixième chasse ne serait-elle alors qu'un chant du cygne ?

Récit de guerre, légende, chronique d'un peuple, *Les Nefs de Pangée* traversent les genres et emportent avec elles le goût des explorations, des combats et des drames à grande échelle. Avec sa plume vive et sensuelle, dans des décors aux dimensions hallucinantes, Christian Chavassieux nous propose un lyrisme nouveau et un voyage, sur terre et sur mer, à la dimension d'une *fantasy opéra*.

Extraits de presse :

. Article publié sur le site *Naufragés volontaires*, Août 2016

[...] Le récit de Christian Chavassieux est habilement construit. Il offre un univers incroyable à découvrir ainsi qu'une civilisation bien différente de la nôtre, à la fois plus égalitaire entre les sexes, mais en même temps centrée sur des castes et sur une violence raciste envers le peuple des Flottants. En plus de cet univers riche, Christian Chavassieux offre un récit ambitieux par le jeu grammatical. Sans compter tous les néologismes servant à enrichir l'univers de Pangée.

D'un phrasé précis et lyrique, offrant de magnifiques descriptions, Chavassieux nous offre un livre dont la prose tient presque de la poésie antique d'Homère. Résolument plus moderne, lorgnant même vers Flaubert, il offre en plus le potentiel d'une déclamation possible et envoûtante de son récit.

En plus de ce travail sur le monde et le lyrisme du texte, Christian Chavassieux offre un récit intelligent. "*Les nefs de Pangée*" est un roman en mouvance permanente. L'avenir n'est jamais figé et le présent est souvent sujet à des révélations offrant de nouvelles perspectives au roman. Changements politiques, manipulations et radicalisations sont des sujets présents, sans compter l'impact social sur le peuple de Pangée. Mais une menace est-elle écartée qu'une autre arrive et conduit au massacre. Pour effacer la douleur, le pardon et l'entente sont-ils possibles ? Les réflexions sont multiples au cours de la lecture de ce roman. D'un côté, on se met à espérer la survie du peuple de Pangée et d'un autre on critique les massacres racistes de ceux-ci envers les Flottants dont on sait au début peu de choses. [...]

. Entretien publié sur le site *ActuSF*, Septembre 2015

L'Indé : *Les Nefs* a pour contexte la civilisation de Ghiom, sur le point de connaître un bouleversement profond qui remettra en cause l'ensemble de ses fondations. Pourquoi cette thématique ?

Christian : Les moments critiques, les seuils, les franchissements sont des thèmes qui m'inspirent. Que ce soit au niveau de l'individu et de l'expérience intime (mon théâtre explore constamment ces notions) ou à l'échelle des sociétés voire des civilisations. La fin de notre civilisation, disons la fin de l'anthropocène, annoncée pour dans quinze ou trente ans, est une rupture inédite dans l'histoire humaine. Ce ne sera pas la fin de l'humanité, en tant qu'espèce, mais la fin de ce que nous connaissons, de la manière dont nous vivons. C'est une période passionnante à observer.

Bien sûr, les enjeux actuels hantent un auteur, et l'histoire de mes neufs, imaginée il y a plus de trente ans, s'est certainement modifiée à cause de l'imminence de cette crise inéluctable. C'étaient aussi des questions qui traversaient *Mausolées*. Pour revenir à votre question, s'il y a une relativité des mondes, c'est-à-dire une relativité de leurs valeurs, de leur importance, héroïsme et tradition ne sont que des outils pour les dire.

Je préfère l'idée que, en tout état de cause, les grands bouleversements sont des récits, et que, ce qui importe, c'est la façon dont ces récits sont fixés et transmis. Le problème devient aigu quand il s'agit de se demander à qui sont destinés les récits d'un monde qui ne laisse pas d'héritiers ... C'est l'horrible questionnement d'un des personnages essentiels du roman : Hammassi, la conteuse, quand il s'agit de boucler la légende. Pour qui écrire et pour quoi écrire ? Tous les auteurs aujourd'hui, qui perçoivent que leurs textes n'auront aucune postérité, sont confrontés à la vanité de leur entreprise. À cette aune, au moins, *Les Neufs de Pangée* est on ne peut plus actuel.

L'Indé : Votre roman s'empare de la fantasy héroïque et de son corollaire le voyage initiatique mais vous y incluez aussi le grand roman baroque comme l'opéra wagnérien ! Pouvez-vous nous parler des influences qui l'ont modelé ?

Christian : C'est amusant, je n'avais pas pensé au côté wagnérien ... c'est pourtant évident, en effet. La première influence qui me soit intelligible, c'est *Salammbô*. J'ai lu le roman de Flaubert à l'époque où je me vautrais dans le péplum hollywoodien jusqu'à la nausée (j'y reviendrai). *Salammbô* n'a pas la perfection de *Madame Bovary*, mais on sent que ce bougre de Gustave s'est tellement régalé à écrire ces scènes de carnage et de luxe barbare (sa correspondance en témoigne), les images sont tellement puissantes et surprenantes, que ça vous emporte !

Les Neufs, c'est d'abord une palette comprise entre les flamboiements sanglants de Flaubert, et les chatoiements opulents de B. de Mille. Car *Les Dix commandements* ont été un coup de massue, reçu vers sept ans et dont je ne me suis jamais remis. *Les Neufs*, c'est peut-être l'occasion de solder les comptes, de faire une fois pour toutes le film dont je rêvais.

En écrivant, je me disais « rien en dessous du kilomètre », tout doit être immense, gigantesque, monumental, surhumain : les affrontements, les vaisseaux, les paysages ... Cependant, mon intérêt pour les drames intimes et la méditation a permis aux voix de mes créatures d'exister dans ces décors démesurés. Mes héros sont toujours au premier plan. Au cinéma, j'aurais frustré mon décorateur. Enfin, je ne sais pas ... J'ai fait en sorte que ce soit beau, que l'on sente les parfums, que l'on voie des couleurs

fastueuses, qu'on entende la frénésie des tempêtes et le tumulte des batailles ... J'ai voulu que ce soit une expérience sensorielle. Le lecteur devrait en ressortir essoré et ravi (et bouleversé aussi, je crois).

Sinon, quand on résume l'histoire comme un duel sur l'océan entre un commandant et une créature immense, on pense à *Moby Dick*. C'est indéniable et j'assume. D'ailleurs, le nom du commandant, c'est Bhaca. Cependant, ce qui distingue Achab de Bhaca, c'est que le capitaine du Pequod a quelque chose à régler avec le cachalot (et avec Dieu, comme chacun sait) ; Bhaca, lui, n'est pas absolument certain d'avoir raison.

C'est un être qui hésite, il n'est pas à sa place à la tête d'une si puissante armée. Là, c'est l'influence de *L'Illiade* qui prend le relais : Agamemnon est un chef contesté parfois, maladroit avec ses officiers, et il est à la tête d'une armée cosmopolite. Mais la référence s'arrête là : il n'y a pas de dieux chez les Ghiom.

L'Indé : *Justement, j'évoquais l'opéra, Wagner, votre fantasy est résolument lyrique : que pensez-vous du terme de « fantasy opéra » pour parler des Nefs ?*

Christian : *Les Nefs de Pangée* pourrait être considéré comme une forme littéraire de spectacle total, par imitation : musiques, décors, chants, dimension épique de la tragédie, grands caractères qui s'affrontent ... et ampleur du récit qui embrasse des dizaines d'années (ce en quoi, tiens, voici un récit wagnérien, il n'est plus question d'unité de temps, de lieu et d'action). « Fantasy opéra », ça me plaît !

L'Indé : *Choisir de travailler un genre, de s'y inscrire, de le déranger relève d'un engagement, d'un positionnement envers des codes, une histoire partagée : pour vous, écrire de la fantasy après avoir navigué entre la science-fiction et le récit historique, qu'est-ce que cela implique ?*

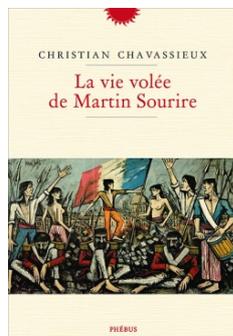
Christian : Une question qui revient souvent quand on m'invite à parler de mes bouquins (parce que : théâtre, BD, poésie, essais, polar, SF, historique... qui est ce type ?). Je ne pense pas en terme de genre. D'ailleurs, je ne connais pas bien les codes de la fantasy.

[...] Pour moi, un récit est d'abord une aventure littéraire. Le cadre, l'argument sont des prétextes. Je suis bien obligé de coller une étiquette, mais à la vérité, quand j'entame un roman, je ne sais pas ce que je suis en train de faire.

Là, plutôt que de jouer avec les codes d'un genre, l'enjeu était d'emmener le lecteur dans une vaste épopée, de l'envoyer sur les mers sous des cieux infinis, et de lui susurrer à l'oreille une tendre mélodie. Il s'agit surtout de raconter le basculement d'un monde. Si le meilleur support pour ce faire s'appelle la fantasy, alors, disons que c'est de la fantasy. Je veux juste écrire de bons romans. Non, pardon : je veux écrire des romans inoubliables.

- *La vie volée de Martin Sourire*, roman, éditions Phébus, 2017

Présentation de l'ouvrage :



La reine Marie-Antoinette a longtemps désespéré d'être grosse. Pour combler son manque d'enfants, elle adopte des orphelins. Comme ce garçon recueilli au bord d'une route qu'elle prénomme Martin. Mutique et solitaire, il gagne très vite une réputation de sauvage. C'est au hameau, près du Petit Trianon, qu'il grandit, vacher d'une ferme modèle où la reine se rêve bergère. Mais est-ce vraiment la place de Martin ?

Du château de Versailles à la grouillante rue parisienne, des cuisines d'un restaurant de luxe aux massacres en Vendée, Christian Chavassieux nous guide dans la tourmente révolutionnaire. D'une langue lyrique, forte en émotions et en sortilèges, il ressuscite des années décisives où l'espoir se mêle aux trahisons.

On ne peut pas lâcher ce roman d'apprentissage, qui suit un fils de la patrie à la recherche de son identité.

Extraits de presse :

. Article publié sur *La Page des libraires*, 7 Février 2017, Michel Edo

Lorsque Martin naît pour la seconde fois, il a 5 ans. Son destin est tout tracé : si la faim, la maladie ou la violence ne l'emporte pas, sa vie sera de misère et de souffrances. Mais un miracle se produit, un carrosse s'arrête devant lui et il est conduit à Versailles pour l'agrément de la Reine.

Martin, qu'un inaltérable sourire illumine en permanence, devient un des petits protégés de l'Autrichienne. Bien sûr, il est à l'abri de la faim, du froid, il est correctement vêtu, on l'éduque ... Mais il est seul, arraché à sa famille. Et puis 1778 arrive et la Reine enfante. Martin est relégué au second plan, puis bientôt au troisième rang des préoccupations de Marie-Antoinette.

Il grandit pourtant à Versailles, élevé par les serviteurs de la reine avec tout le petit peuple de figurants de ses caprices bucoliques. Et Martin sourit toujours. Il sourit encore lorsque le souffle de la révolution balaie ce qui était jusqu'à présent son monde. Il aurait pu s'y accrocher comme le fermier du château à sa ferme de pacotille. Pourtant, il choisit le monde.

Et le monde c'est Paris, ce sont les troquets où l'on s'exalte des idées nouvelles, où on laisse sortir à pleins poumons la rancœur des opprimés. Cela n'enlève rien à la misère,

ni au froid terrible de cet hiver 1790, mais on est libre. Martin est libre, libre de travailler jusqu'à épuisement, libre de se geler dans une mansarde puante. Cependant, il a côtoyé la reine, il était un proche. Alors le voilà pris dans les calculs ambitieux de quelques nostalgiques de l'Ancien Régime qui voient en lui un allié.

Il est au fond encore le jouet de plus puissants que lui. Il croit se libérer de leurs rets en s'engageant dans l'armée patriotique, mais là encore, sait-il qui décide pour lui ? Et *in fine*, au terme d'une vie de souffrances, se libérera-t-il de cet inlassable « *qui suis-je* » qui le taraude ?

Le héros de Chavassieux est un bouchon malmené par la tempête de l'histoire. Il incarne à merveille une idée magnifique, celle de l'homme qui arrache ses œillères idéologiques pour accomplir la révolution ultime, celle qui consiste à prendre sa Bastille personnelle, à être son propre roi.

. Article publié sur *Historia*, Mars 2017, Joëlle Chevé

Sang impur et féroce soldat

Orphelin recueilli par Marie-Antoinette, qui le câline puis l'abandonne, Martin Sourire grandit à l'ombre de la cour. Quand éclate la Révolution, l'ex-angelot aux boucles blondes et au sourire enjôleur, qui s'est frotté à mille métiers, s'inscrit dans les armées de la République. Un roman des origines servi par une langue magnifique.

« *Si tu savais, Marianne, comme j'ai envie de te tuer* » Martin Sourire est de retour de quatre années de guerre : Valmy, Jemmapes ... La patrie sauvée et puis, après, il ne sait plus ... Un brouillard sanglant, la Vendée, tuer, brûler, violer, voler, exterminer, décapiter, pendre, embrocher, torturer, ouvrir le ventre des femmes, enfourner vivants les enfants ... Il a obéi aux ordres, ceux de Grignon, Huché, Turreau, les colonnes infernales ... Et maintenant, plus personne à tuer.

Martin Sourire est de retour à Paris, où son amour l'attend, cet amour au nom de République - la République qui a fait de lui cette machine à tuer. Il s'appelle Martin, parce que la reine Marie-Antoinette l'a prénommé ainsi, ce jour de 1776 où elle l'a enlevé, au bord d'un chemin, parce qu'il lui a souri et tendu les bras. Un ange aux boucles folles pour jouer à la poupée, à la petite maman qu'elle n'est toujours pas, un putto rose et joufflu dont l'éternel sourire et le mutisme l'ont vite lassée. Alors on se passe et repasse de main en main cet étrange enfant qui, peu à peu, au fond du parc de Versailles, redevient un petit sauvageon en sabots, une sorte de Huron à la Rousseau.

Vacher au hameau de Trianon, Richard Mique, l'architecte de la reine, le prend sous sa protection. Aux premiers jours de la Révolution, il est apprenti cuisinier à Paris chez Beauvilliers, le plus célèbre restaurateur du Palais-Royal, puis il entre, avec Marianne, au service de l'architecte Boullée, un utopiste, un humaniste, un maître à lire et à penser, méditant sur tant de bibliothèques consumées par une fureur aveugle, sans que la terre

arrête de tourner... Mais c'est l'appel de la patrie et Martin est volontaire. Dans ce roman historique au plein sens du terme, où tout est vrai et inventé, se déploie un extraordinaire tableau du Paris révolutionnaire, rendez-vous de tous les crève-la-faim, vaisseau sombrant des privilégiés, antre des illuminés et laboratoire de la liberté. Puis c'est la terrifiante plongée dans l'enfer des guerres de la Vendée, de la guerre contre la Vendée, celle qui a tout volé à Martin, même ce sourire qui était devenu son nom. Mais n'est-ce pas plutôt la reine qui lui a volé sa vie et son nom ?

Ce roman des origines, quête d'identité, récit d'initiation, entre appel de la « sauvagerie », de la forêt, des forces occultes, et la soif de savoir, de culture, de bonheur, dans la monstruosité d'un temps qui chavire, est servi par une langue magnifique, crue, lyrique, archaïque et inventive à la fois. L'auteur se définit comme un « historien savamment imprudent ». Un bel oxymore auquel aucun historien ne saurait adhérer mais que tous les auteurs de romans historiques devraient prendre pour devise !

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ RÉGIONAL
DU LIVRE